Acc. 1936 — Amerstan

Marie — bonnete.

com. en vers la Parodie de Marie
en 3 époques

ANNÉ

LIVRE A

DE QUITTA

POUR LES RÈCETTES DES S

Théâtre II 336

MARIE-HONNÊTE,

COMÉDIE EN VERS,

EN TROIS ACTES ET EN TROIS ÉPOQUES,

Imitation burlesque de Marie.

PAR M. DUMERSAN.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE 24 DÉCEMBRE 1836.

Bon ! je puis me vanter, dans cet hymen barroque,
Que ma femme est du *moins* de la première époque.

(ACTE Ier, SCÈNE IX.)

PARIS,

NOBIS, ÉDITEUR, RUE DU CAIRE, N° 5.

—

1836.

Personnages.	Acteurs.
CÉLERI, ancien caporal et fruitier.	MM. RÉBARD.
MÈLETOUT.	DAUDEL.
L'ÉTOFFÉ, capitaliste.	CAZOT.
CHARLOT, grand jeune homme.	GABRIEL.
MARIE.	Mmes FLORE.
Mme FOLIGNY.	VAUTRIN.
FIFINE, fille de Marie.	LOUISA.
NANETTE, nourrice.	GEORGINA.
LA SERVANTE.	ALBERTY.

La scene est à Paris.

Le 1er acte se passe en 1836, chez le pere Celeri
Le 2e en 1866, chez M. l'Etoffé.
Le 3e en 1896 chez la veuve l'Etoffé

J.-R. MEYREL, Passage du Caire, 54.

MARIE-HONNÈTE,

COMÉDIE EN VERS, EN TROIS ACTES ET EN TROIS ÉPOQUES.

ACTE I.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

L'arrière-boutique d'un fruitier-verdurier.

SCÈNE I.

LE PÈRE CÉLERI, assis, tenant un pistolet.

Exemple malheureux des caprices du sort,
Vieux soldat, subirai-je une bourgeoise mort!
Après avoir cueilli dans plus d'une campagne,
Et l'ognon dans l'Egypte et l'orange en Espagne,
Il est dur de les vendre en ignoble fruitier :
Vainqueur, de détailler mes feuilles de laurier,
Et, de tous les journaux qui chantaient mes victoires,
De faire des cornets de raisins ou de poires.
J'ai vu Vienne et Berlin, et la ville des arts,
Et je mourrais obscur au sein des épinards!
Non... De mes jours encor laissons filer la trame,
Car en la finissant, ça finirait le drame.
Et puis, le suicide est vraiment trop commun;
Tous les jours, à Paris, on s'en régale d'un :
On se noie, on se pend, se brûle la cervelle,
On s'asphyxie; enfin, c'est la mode nouvelle.
Des sots ambitieux, c'est le moyen banal,
Pour voir, le lendemain, leur nom dans un journal.
Quand il sont morts! — Ne puis-je en trouver un plus drôle?
Ah! j'en perdrai l'esprit!

SCÈNE II.

CÉLERI. MÊLETOUT.

MÊLETOUT, gaîment.

Non pas, sur ma parole!
Perdre l'esprit, mon cher, vous ne le pouvez pas!

CÉLERI, piqué.

Vous n'êtes pas poli.

MÊLETOUT.

Ce n'est pas l'embarras,
Je ne me suis jamais piqué de politesse:
Je suis un vrai farceur.

CÉLERI.

Parfois votre ton blesse.

MÊLETOUT.

Je m'en moque pas mal. Médire est mon penchant.
Et je suis enchanté qu'on m'appelle Méchant.

Je voudrais même, ici, que sous mon enveloppe,
On me trouvât un peu Tartufe, Misantrope.

CÉLERI.

Rien que ça!

MÊLETOUT.

Ces messieurs ont un renom fort beau :
Mais on me met près d'eux!

CÉLERI.

Pour faire ombre au tableau.

MÊLETOUT.

Ah! vous êtes mauvais, pour moi d'humeur si ronde.

CÉLERI.

Mon cher, je suis pour vous comme pour tout le monde.

MÊLETOUT.

Moi, qui vous servirais...

CÉLERI.

Servez-moi, Mêletout,
Puisque de mon rouleau vous me voyez au bout.

MÊLETOUT.

Voulez-vous de l'argent? aujourd'hui je m'engage
A vous faire trouver certain prêteur sur gage...

CÉLERI.

Des gages? par ces mots tout se trouve arrêté,
Puisque tous mes effets sont au Mont-de-Piété.
Je vais alors, donnant de courage une preuve,
M'asphyxier.

MÊLETOUT.

Laisser un enfant, une veuve?
C'est immoral, mon cher.

CÉLERI.

Par l'immoralité,
Dans notre siècle, on marche à l'immortalité.

MÊLETOUT.

En se tuant! — Tenez... je suis malin, banquiste,
Bateleur, médecin, funambule, dentiste,
J'ai beaucoup de secrets; partout je suis cité
Comme le plus fameux courtier de nouveauté!
Je fais payer l'annonce à deux francs par syllabes :
Je vends Paraguay-Roux, Racahout des Arabes,
Pommade du Lion, bois au poids, à couvert,
Le biberon d'Arbo, puis le fusil Robert,
Pour cors et durillons, la merveilleuse toile,
Et cols en crinoline et bougie à l'Étoile!
Je vous sauverai donc et ne vous prendrai rien;
Vous êtes ruiné!.. Mais l'autre paira bien.
Pour arranger cela, donnez-moi la journée,
Et ne vous tuez pas, avant l'après-dînée.

CÉLERI.

Ce sera pour dessert... Mon ami, j'y consens.

MÊLETOUT.

C'est fort bien. De mourir on a toujours le temps.
Je connais l'Étoffé, je sais par où le prendre :
Sans adieu. Dès ce soir, il sera votre gendre. Il sort.

SCÈNE III.

CÉLERI, seul.

Mon gendre! ah! quel toupet a ce mauvais plaisant!..
Il sait que ma Marie est encore un enfant,
Qu'on me l'a ramenée aujourd'hui de nourrice.
Il n'aurait pas fallu qu'avant je la promisse
Au compère Lebel, pour son petit garçon!
L'Étoffé, cependant, est un parti fort bon.
Par son moyen, surtout, si je payais mes dettes!
J'admire Mêletout et toutes ses recettes;
Voilà ce qu'on appelle un homme intelligent,
Avec la gélatine, il ferait de l'argent!
On devrait le nommer aux finances d'Espagne,
Avec lui don Carlos soutiendrait la campagne.
En lui j'ai confiance en cette occasion,
Et je vais me hâter d'éteindre mon charbon. (Il sort.)

SCÈNE IV.

MÊLETOUT, L'ÉTOFFÉ.

MÊLETOUT.

Il s'en va! bien!.. je puis faire entrer ma ganache!
L'Étoffé, venez donc!

L'ÉTOFFÉ.

Il est temps que je sache,
Pourquoi vous m'amenez dans ce vilain endroit.

MÊLETOUT.

Est-ce qu'à votre avis, je suis un maladroit?
Fiez-vous à mes soins, à mon tact, à mon zèle.

L'ÉTOFFÉ.

Oui, vous me préparez quelque farce nouvelle.

MÊLETOUT.

Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, le premier,
Que vous voudriez bien, enfin, vous marier?

L'ÉTOFFÉ.

Eh bien! je vous l'ai dit, et je vous le répète:
Mais je veux épouser une simple fillette,
Une Agnès, une enfant qui ne connaisse rien,
Qui ne veuille pas prendre un mari pour son bien,
Dont le cœur ne soit point gâté par la lecture
Des drames, des romans, dont frémit la nature;
Qui n'aime point ces lieux où, trop éblouissans,
Les plaisirs vont au cœur par la porte des sens.
Je ne veux épouser qu'une fille farouche,
Qui n'ait jamais dansé le cancan, la catchouche,
Qu'elle soit toute jeune, et je tiens à ce point,
Qu'elle raisonne peu, qu'elle n'écrive point,
Surtout pour le théâtre, et soit, pour mon bien-être,
Innocente... comme un enfant qui vient de naître.

MÊLETOUT.

Et je vous prends au mot, j'ai trouvé votre fait;

Jurez donc d'épouser, si la fille vous plaît.
Je prétends qu'elle soit, au dernier point naïve,
Fraîche comme une fleur quand le printemps arrive,
Que ce soit en un mot une femme qui n'ait,
Pas un défaut de plus, qu'un jeune enfant qui naît.

L'ÉTOFFÉ.

A ce prix je consens.

MÊLETOUT.

Je vais trouver le père.
Et bientôt vous verrez la fille.

L'ÉTOFFÉ.

Je l'espère.

MÊLETOUT.

Et si vous convenez que je n'ai pas menti,
En déterrant pour vous un si joli parti,
J'aurai, vous l'avez dit, mes cent écus de prime?

L'ÉTOFFÉ.

Vous aurez cent écus, et de plus mon estime.

MÊLETOUT.

Cela fait cent écus! je crois qu'il est permis
De faire sa fortune en servant ses amis...
Dans le monde, l'on voit bien souvent le contraire! (Il sort.)

SCÈNE V.

L'ÉTOFFÉ, seul.

Que l'innocente soit de Rome ou de Nanterre,
J'ai promis, je tiendrai : mais je voudrais la voir :
Car dans un cas pareil, gare le pot au noir.
Quelqu'un vient par ici; c'est sans doute la belle.

(On entend Nanette chanter dans la coulisse.)

Dans le courant de l'eau qui marche,
Laver les napes du couvent, etc.

Quel air simple et naïf! Assurément c'est elle!
Je n'en suis pas connu, je la verrai venir;
Je vais savoir à quoi je pourrai m'en tenir. (Il se tient à l'écart.)

SCÈNE VI.

L'ÉTOFFÉ, NANETTE.

NANETTE, entrant niaisement.

Enfin, j'ai ramené c't' enfant; Dieu me bénisse.
Voilà bientôt trois ans que je l'ons en nourrice,
Et je n' connaissons pas seulement le bourgeois;
Voyons donc, à la fin, s'il me paîra mes mois.

L'ÉTOFFÉ.

Elle me convient fort, déjà, par l'apparence.

NANETTE.

C'est-y vous, qu'est l' mossieur?

L'ÉTOFFÉ.

Dieu! quel air d'innocence!

NANETTE.

Ah! vous êtes ben bon!.. je viens...

L'ÉTOFFÉ.

Votre minois,
Ne semble, ni malin, ni rusé, ni sournois.

NANETTE.

Oh! pour sournoise, non : mais j' sis un brin maligne.

L'ÉTOFFÉ.

Et vous en convenez, ce n'est pas mauvais signe.

NANETTE.

Vous parliez d'innocence ; est-ce pour vous gausser?
Pour innocente, moi, je n' voulons point passer.

L'ÉTOFFÉ.

Innocente, veut dire...

NANETTE.

Eh! ça n' veut dir' qu'un' chose.

L'ÉTOFFÉ, à part.

Il faut donc qu'elle en ait une terrible dose.
Haut Voyons, ma belle enfant, causons un peu tous deux :
Vous n'avez jamais lu de livres dangereux?

NANETTE.

Je ne savons pas lire.

L'ÉTOFFÉ.

Oh bien! j'aime les femmes
Qui ne lisent jamais. Dites, quels sont les drames
Que l'on vous a fait voir?

NANETTE.

Je n' connaissons pas ça.

L'ETOFFÉ.

Quoi? vous n'avez rien vu des pièces où l'on va?

NANETTE.

Rien.

L'ÉTOFFÉ.

Mais, le Mauvais-Oeil à l'Opéra-Comique,
Nabuchodonosor à l'Ambigu-Tragique,
Pierre-le-Rouge, au Vau-deville national;
Aux Variétés, Kinne ou Kéan, c'est égal,
Le Muet d'Ingolville!

NANETTE.

Ah ben oui! pas si buse.
Je ne vais qu'aux endroits où j' suis sûr' qu'on s'amuse.
Et l'on dit qu'on n' rit pas avec tous ces gens-là!

L'ÉTOFFÉ.

Quoi! vous n'avez pas vu, comédie, opéra?
Les théâtres, pour vous, en vain, ouvrent boutique?

NANETTE.

Oh! si fait! j'avons vu la lanterne magique!
Avec mon amoureux! Gros-Pierr'... non, c' n'était pas
Gros-Pierre ni Bastien... c'était avec Colas.
Y n' faisait qu' m'embrasser, sous l' rideau z'où l'on s' cache :

Moi, j' l'y disais : Colas, finis donc, ou je m' fâche ;
Mais y n' finissait point.

L'ÉTOFFÉ.

Vous plaisantez, je crois ;
Comment, un amoureux ?

NANETTE.

Nanni ! j'en avions trois.

L'ÉTOFFÉ.

C'est une horreur !

NANETTE.

Du tout, y m'aimiont, dans c' village ;
Mais, j'en avons fini par un bon mariage
Avec Colas.

L'ÉTOFFÉ.

Comment ! vous avez un mari ?

NANETTE.

Eh non ! je n'en ai plus ! le pauvre homm' s'a péri.

L'ÉTOFFÉ.

Ainsi, vous êtes veuve : et sans enfans, j'espère.

NANETTE.

Nanni ! de deux jumeaux je me trouvons la mère,
Y sont morgué tous deux, bien portans, gros et gras.

L'ÉTOFFÉ.

Mêlefout m'a trompé, je n'épouserai pas.

NANETTE.

Ah ça ! monsieur, tout d' même, il n' s'agit pas de rire,
J' voulons voir votre argent.

L'ÉTOFFÉ.

Comment !

NANETTE.

Ça va s'en dire.

L'ÉTOFFÉ.

Je suis volé.

NANETTE.

Ma foi, c'est vous qu'êtes l' voleur ;
Vous voudriez pour rien que je donn' ma fraîcheur.
Que je perde avec vous mon temps et ma jeunesse !

L'ÉTOFFÉ.

L'effrontée !

NANETTE.

Excusez, si mon propos vous blesse !
Mais par quatre chemins, morgué je n'allons pas.
Pas d'argent pas de Suisse, et là-d' sus je m'en vas.

L'ÉTOFFÉ, vivement.

Allez-vous-en !

NANETTE.

Eh ben ! il se met en colère !
Outre l' prix convenu qui n'est pas des plus gros,
Songez donc que j' comptions encor sur des cadeaux :
On s'ra jeune et gentille, et, pour votre service,

De sa belle jeunesse on fera l' sacrifice!

L'ÉTOFFÉ.

D'un semblable discours je demeure surpris.

NANETTE.

Faut que d' sa complaisance on ait au moins le prix;
Ne comptez plus du tout sur moi.

L'ÉTOFFÉ.

Quelle friponne!

SCENE VII.

Les Mêmes, MÊLETOUT.

MÊLETOUT.

Vous voilà? l'enfant crie, allez le voir ma bonne!
Il a soif.

NANETTE.

Je courons l'y en donner à gogo : (Regardant l'Étoffé.)
Mais, mordienne! le père est un vilain magot! (Elle sort.)

SCÈNE VIII.

L'ÉTOFFÉ, MÊLETOUT.

L'ÉTOFFÉ.

A nous deux, maintenant. Vous avez trouvé drôle,
De me faire d'avance engager ma parole.
Vous êtes mon garçon, un fort mauvais plaisant.

MÊLETOUT.

Comment? quand je vous fais le plus joli présent!

L'ÉTOFFÉ.

Le marché ne tient pas.

MÊLETOUT.

Bon : j'ai votre promesse.

L'ÉTOFFÉ.

Oui, pour une innocente.

MÊLETOUT.

Elle l'est.

L'ÉTOFFÉ.

La drôlesse!
Trois amans! un mari!

MÊLETOUT.

Cela ne se peut pas.

L'ÉTOFFÉ.

Qu'elle vienne.

MÊLETOUT.

Elle n'a pas fait son premier pas.

L'ÉTOFFÉ.

Elle en a fait plus d'un.

MÊLETOUT.

Pour nous tirer de peine,
Heureusement, voilà son père qui l'amène.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CÉLERI, NANETTE, apportant une table sur laquelle est la petite Marie assise dans un petit fauteuil. *

CÉLERI.

Sur la table posée, on verra mieux l'enfant.

MÊLETOUT.

Elle est bien élevée... eh bien! est-ce innocent?

L'ÉTOFFÉ.

C'est là ma fiancée!.. Et l'autre?

MÊLETOUT.

Est sa nourrice.

NANETTE.

Comme vous le voyez: bien à votre service.

L'ÉTOFFÉ.

Que faire de cela?

MÊLETOUT

Patienter quinze ans.
Elle deviendra grande et belle avec le temps.

L'ÉTOFFÉ.

Bon! je puis me vanter, dans cet hymen baroque,
Que ma femme est du moins de la première époque.

MÊLETOUT.

Vous êtes sûr d'avoir une Agnès, pour le coup.

CÉLERI.

Voyez qu'elle est gentille! elle promet beaucoup.

NANETTE.

Vous pouvez l'élever, monsieur, à la brochette.

L'ÉTOFFÉ.

Parle-t-elle déjà?

CÉLERI.

Fais-la parler, Nanette.

NANETTE.

Parle, chouchou.

MARIE, balbutiant.

Papa.

NANETTE.

Encor!

MARIE.

Maman, maman.

L'ÉTOFFÉ.

Oui, sa langue va bien.

NANETTE.

Encor.

MARIE.

Nanan, nanan.

* Marie est représentée par un petit mannequin assis sur un petit fauteuil et posé sur la table. Marie placée derrière, met la tête à la place de celle de l'enfant dont elle fait mouvoir les bras et les jambes avec une ficelle. La table vient sur un plancher à roulettes sur lequel est posée Marie

L'ÉTOFFÉ.

Elle sera ma femme. (Il lui prend la main.)

CÉLERI, s'essuyant les yeux.

En sortant de nourrice,
Pour son père, elle fait son premier sacrifice.

(Il les unit et les bénit.)

(L'orchestre joue l'air MES CHERS ENFANS UNISSEZ-VOUS.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Un salon chez l'Étoffé. A droite de l'acteur, fenêtre et rideau.

SCÈNE I.

MÈLETOUT.

Si je sais calculer d'une manière exacte,
C'est trente ans qu'a duré notre petit entr'acte.
Cela se fait ainsi, nous avons changé l'art
Qui guidait au théâtre et Molière et Regnard.
Cet enfant au berceau, cette aimable fillette,
Que par diminutif on nommait Mariette,
Elle est femme à présent. Le père l'Etoffé,
Du chapeau de mari s'est à la fin coiffé,
Il a ses soixante ans, son épouse en a trente;
Je suis un jeune fou qui n'en a que cinquante.
Mais de physique au moins nous ne vieillissons pas.
Le ton, le sentiment, l'esprit et les appas,
Rien ne change chez nous, et donne, je l'assure,
Les plus beaux démentis aux lois de la nature.
Dans son ardeur de gain, le père l'Etoffé,
A pris l'épicerie; il est dans le café,
Le chocolat, le suif, le poivre et la canelle,
Dans son comptoir encor, tient aussi la chandelle.
Il doit se retirer, et retarde toujours!..
Mais quelqu'un vient!.. ce sont mes énormes amours,
Madame Foligny!

SCÈNE II.

MÈLETOUT, Mme FOLIGNY.

Mme FOLIGNY.

Quoi! toujours chez Marie?

MÈLETOUT.

On peut bien fréquenter les gens que l'on marie.

Mme FOLIGNY.

Vous la fréquentez trop, madame l'Étoffé!

Je lui trouve à présent un air ébouriffé!
Elle qui pleurait tant depuis son mariage!

MÊLETOUT.

Son époux est bien vieux!

Mme FOLIGNY.

Mais est-elle bien sage?

MÊLETOUT.

Autant que vous!

Mme FOLIGNY.

Méchant!

MÊLETOUT.

Toujours dans un comptoir,
Vendant du chocolat, on peut broyer du noir:
Mais las de voir des pleurs inonder sa paupière,
Le monde va jouir de la belle épicière.
Son époux la décide à se montrer au bal,
Et nous allons, ce soir, danser tous au Vauxhall.

Mme FOLIGNY.

Danser? j'en suis, j'y veux danser la galopade.
Je m'appuierai sur vous.

MÊLETOUT, à part.

Ouf! j'en serai malade.
Mais la voici...

SCÈNE III.

Mme FOLIGNY, MÊLETOUT, MARIE.

MARIE.

Bonjour.

Mme FOLIGNY.

Bonjour.

MARIE.

Bonjour, ami.
Comment vous portez-vous, cousine Foligny?
Vous ne maigrissez pas.

Mme FOLIGNY.

Maigrir, et pourquoi faire?

MARIE.

Pour vous désennuyer.

Mme FOLIGNY.

Taisez-vous donc, ma chère.
Je m'amuse beaucoup.

MARIE.

Eh bien! tant mieux pour vous.
Je m'amuse aussi, moi, pour plaire à mon époux.

Mme FOLIGNY.

Vous avez bien changé! triste et mélancolique,
Vous aviez autrefois l'air d'avoir la colique.

MARIE.

Je suis folle à présent du spectacle, du bal,
Pour moi, toute l'année est un long carnaval.

Je vais chez les traiteurs, de Champagne à la glace,
Je bois huit ou dix coups sans faire la grimace.
De fiacre, d'omnibus, je ne me gène en rien,
Je vais au Jardin-Turc, aux concerts de Julien.
Par-dessus tout plaisir, je préfère la danse;
Oui, j'adore galop et valse et contredanse;
Je m'en donne ce soir... Comment me trouvez-vous?
Pour plaire et pour briller, j'ai mis tous mes bijoux.
Et chrysocalque et straz sur ma parure abonde.
C'est du faux, direz-vous! tout est faux dans le monde:
Des femmes, les appas; des hommes, les mollets,
Ceux que l'on trouve beaux sont souvent les plus laids;
Articles de journaux et discours de tribune,
Amoureux de vingt ans, habitans de la lune,
Chemin de fer, vapeur, Tonnel... je m'étourdis,
Et ne sais vraiment plus du tout ce que je dis.

MÊLETOUT.

Si j'y comprends un mot, que le diable m'emporte.

Mme FOLIGNY.

On tient à Charenton, des discours de la sorte.

MÊLETOUT.

Ah! voilà son mari!

SCÈNE IV.

Les Mêmes, L'ÉTOFFÉ.

L'ÉTOFFÉ.

Bonjour petit fripon.
Bonjour, belle cousine.

Mme FOLIGNY.

Eh bien! charmant barbon,
Etes-vous bien heureux, depuis le mariage?

L'ÉTOFFÉ.

Je suis heureux autant qu'on peut l'être en ménage,
Ma femme fut toujours fort mausade; à présent,
Elle a pris l'air grivois, le ton badin, plaisant:
Du matin jusqu'au soir, elle rit, chante, danse,
Et ne regarde plus du tout à la dépense.
Enfin, je suis heureux, à jeter les hauts cris.
Le papa Céleri s'ennuyait à Paris,
Je viens de l'envoyer loger aux Batignolles,
Avec cinquante écus de rentes espagnoles,
Tout en bons sur Cuba.

MÊLETOUT.

Voilà de bon argent!

MARIE, à l'Etoffé.

Dandin auprès de vous, n'était que d' la saint Jean.

L'ÉTOFFÉ, ravi.

N'est-ce pas?

MARIE.

Mais je dois vous dire qu'un jeune homme...

L'ÉTOFFÉ.

Je ne veux pas savoir même comme il se nomme :
Le stupide papa n'eut-il pas le dessein
D'unir Marie au fils d'un compère voisin ?

MÈLETOUT.

Je m'en souviens.

Mme FOLIGNY.

Sans doute : hé bien ?

MARIE, embarrassée.

Hélas, je pense.
Qu'ayant pu, par hasard, faire sa connaissance,
J'aurais pu le connaître, et...

L'ÉTOFFÉ.

Bah ! n'en parlons pas.
J'attends quelqu'un qui doit porter ici ses pas,
Et qu'il faut qu'à ma femme aujourd'hui je présente :
Je l'ai connu, ma foi, d'une façon plaisante.
C'est un garçon naïf qui, pour se délier,
Vient apprendre, chez moi, le métier d'épicier.

MÈLETOUT.

Il n'est pas dégoûté. (A part.) Mais dans l'épicerie.
Ce garçon pourrait bien ne chercher que Marie.

L'ÉTOFFÉ.

Je l'entends, il arrive.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLOT.

MARIE.

Ah ! grand Dieu ! c'est Charlot !

L'ÉTOFFÉ.

Approchez, grand garçon.

Mme FOLIGNY.

Quelle tête à Calot !

MARIE, à part.

Dissimulons.

CHARLOT, avec trouble

Madame...

Mme FOLIGNY.

Il a l'air d'une asperge.

MARIE, saluant

Monsieur !

L'ÉTOFFÉ.

Qu'avez-vous donc ?

CHARLOT, à part.

Ah ! peut-être me perds-je !

L'ÉTOFFÉ.

Si l'on veut l'écouter un seul petit moment,
Ce joli garçon va vous conter son roman.

MARIE, modestement.

Ce roman se peut-il conter devant des femmes ?

Mme FOLIGNY.

Moi j'aime les romans quand ils sont bien infâmes.

CHARLOT.

Le mien est très moral,

Mme FOLIGNY.

Il doit être ennuyeux,
S'il était indécent, je l'aimerais bien mieux!

CHARLOT.

Il était une fois, dans cette capitale,
Des voleurs qui volaient d'une façon brutale.
Je sortais du concert Musard, quand devant moi,
Je vois un gros monsieur qui me glace d'effroi...
Je lève mon bâton, à frapper il s'apprête;
Je recule, il recule, je m'arrête, il s'arrête.
Nous avions l'air tous deux de ces deux généraux,
Que l'on voit se poursuivre et se tourner le dos.
D'Alaix et de Gomès nous imitions l'allure.
Enfin je me rassure, alors il se rassure.
Tous les deux à la fois, nous crions au voleur!
A ce cri belliqueux, tous les deux morts de peur,
Nous tombons; il me dit : Monsieur, voilà ma bourse!
J'allais donner ma montre et puis prendre ma course,
Lorsque nous expliquant, pour nous apprécier,
Il m'apprit à la fin qu'il était épicier.
Ce mot me rassura! — Calme ta peur fatale,
Dis-j', je suis caporal dans la gard' nationale!
Nos dangers respectifs devenant moins réels,
Nous tombâmes soudain dans nos bras mutuels!
Et depuis ce temps-là comm' la Suisse et la France,
Nous vécûmes tous deux en bonne intelligence.

Mme FOLIGNY.

C'est joli.

L'ÉTOFFÉ.

Je lui dois la vie.

MÊLETOUT, à part.

Et moi, pour cause,
Je pense qu'il pourra lui devoir autre chose.

L'ÉTOFFÉ, à Marie.

S'il eût été voleur, tu perdais ton mari,
Je veux d'après cela qu'il soit de toi chéri,
Qu'il soit dans ma maison, tout comme dans la sienne,
Que libre auprès de toi, sans cesse il aille et vienne.

MÊLETOUT.

C'est un peu singulier!

L'ÉTOFFÉ.

Vous en êtes jaloux?
Et je sais bien pourquoi! J'ai mes soupçons sur vous.
Farceur!.. Je m'en vais faire un voyage à Pontoise.
Et je veux qu'il surveille et vous et la bourgeoise.

MÊLETOUT.

Me surveiller!

L'ÉTOFFÉ.

Mais oui; je veux ce soir, qu'au bal
Il aille avec ma femme et vous.

MÊLETOUT.

C'est idéal.

CHARLOT, timidement.

Je ne sais pas danser : au bal qu'irai-je faire?

L'ÉTOFFÉ.

Oh! vous irez, monsieur. Priez-le donc, ma chère!

MARIE, embarrassée.

Ce n'est pas à la femme, à prier les messieurs!
Pardon! pour un moment, il faut que j'aille ailleurs.
Madame Foligny, tenez-leur compagnie. (Elle sort.)

Mme FOLIGNY.

Du tout, il m'ennuirait par sa monotonie.
Je vais finir de lire un roman de Balzac,
Puis au Jardin-des-Plant's m'amuser à voir Jack,
L'Orang-Outang! (Elle sort.)

L'ÉTOFFÉ.

Vraiment elle a le ton des halles!
Je vais pour mon départ faire arranger mes malles. (Il sort.)

SCÈNE VI.

MÊLETOUT, CHARLOT.

MÊLETOUT.

Eh bien! mon grand jobard, vous n'êtes pas si niais
Que vous en avez l'air, hein? Vous vous taisez?

CHARLOT, avec mystère.

Paix!

MÊLETOUT.

Le bonhomme est parti; faites-moi confidence
De vos desseins,

CHARLOT.

Monsieur, en vous j'ai confiance.
Je suis un grand jeune homme! un père que j'avais
Dans ma tendre jeunesse avait fait des projets.
Il m'avait fiancé, comm' qui dirait, en herbe.
Je devais épouser une femme superbe :
Hélas! je vins au monde un petit peu trop tard;
Son papa la força d'épouser un vieillard.
C'est embêtant! pourtant je la connais, je l'aime;
Mais la drôle de femme est bégueule à l'extrême.
Vous devinez que c'est madame l'Étoffé!
Pour la voir je venais acheter du café,
Parfois du raisinet ou de la castonnade...
Je risquais par amour d'avoir la bastonnade :
Mais qu'importe le dos quand le cœur est charmé!
Enfin en vil garçon je me suis transformé.
Je viens vendre en ces lieux le poivre et la chandelle.
Pour brûler à mon aise, en me rapprochant d'elle.
Je la verrai sans cesse!

MÉLETOUT.

En serez-vous plus gras!

CHARLOT.

C'est cet espoir si doux qui guide ici mes pas.

MÉLETOUT.

Enfin?

CHARLOT.

Je ne connais l'amour qu'en théorie.

MÉLETOUT.

Vous voulez la pratique?

CHARLOT.

Ah! j'en ai bien envie!

MÉLETOUT.

Marie est en effet un charmant professeur!
Vous l'aimez donc beaucoup!..

CHARLOT.

Oh! oui! comme une sœur.

MÉLETOUT, riant.

C'est pour l'aimer ainsi, que chez elle on se glisse?

CHARLOT.

J'espère l'adoucir, en vendant la réglisse.

MÉLETOUT.

Soyez donc plus malin, plus hardi, mon garçon.
A Marie on peut bien faire entendre raison,
Et si je le voulais... C'est que sans flatterie,
Pour nous, pour le public, rien n'égale Marie.
Elle a pour nous charmer des yeux pleins de douceur.
Un sourire divin, un organe enchanteur!
Coquette, elle séduit par ses brillantes armes.
Qu'elle pleure, et bientôt chacun verse des larmes;
Avec le naturel dont elle embellit tout,
Elle a le don si rare et si puissant du goût.
Ne parlez pas du temps : les Graces n'ont point d'âge.
Et de plaire sans cesse ont le juste avantage.
Qui donc de ses succès voudrait borner le cours?
L'heureux droit du talent est de régner toujours.
On ne vit pas Ninon cesser d'être jolie :
Nous en aurons donc une au temple de Thalie,
Dont le feu vif et pur, et dont l'éclat charmant,
Mérite ce surnom si vrai... de diamant!

CHARLOT.

Un diamant! quel bonheur si je l'avais en bague!

MÉLETOUT, le parodiant.

Ah! dans sa passion le pauvre homme divague.

CHARLOT, appuyant.

Non, monsieur, JE DIS VRAI, je ne DIVAGUE point!

MÉLETOUT.

Allez, nous n'aurons pas de débats sur ce point.
Mais j'aperçois Marie et vous laisse avec elle.
(A part.) Il a l'air assez sot pour qu'elle soit cruelle. (Il sort.)

SCÈNE VII.

MARIE, CHARLOT.

CHARLOT.

La voilà. Je n'ai pas la force de rester!

MARIE.

Seul, ici! près de lui je ne puis m'arrêter.

(Ils s'en vont l'un et l'autre et restent chacun à une porte.)

CHARLOT.

Mais pourtant, m'en aller, cela serait bien bête.

MARIE.

Au fait, c'est mon mari qui veut ce tête-à-tête.

CHARLOT.

Oh! restez s'il vous plaît!

MARIE.

Pourquoi faire, vraiment?

CHARLOT.

Je veux vous distiller un peu de sentiment.

MARIE.

Pas de ça, car je suis une femme fidèle.

CHARLOT.

De quoi donc vous parler?

MARIE, cherchant:

De savon, de canelle...

De votre état enfin.

CHARLOT.

Quand nous nous rapprochons.

Est-ce donc pour penser, madame... (Avec dédain.) aux cornichons!

MARIE.

Quel hors-d'œuvre! — Au comptoir on vous attend, je pense.

CHARLOT.

D'un garçon épicier je n'ai que l'apparence.
Sous ce vieux pantalon je cache un jeune amant,
L'engelure à mes mains prouve le sentiment.
Dans les quatre-mendians je demande l'aumône.
L'aumône d'un seul mot : il faut qu'on me la donne.
Ah! dites-moi JE T'AIME!

MARIE.

Ah! non!.. je ne peux pas.

CHARLOT.

Si.

MARIE.

Non.

CHARLOT.

Si fait.

MARIE.

Non pas.

CHARLOT.

Dites-le moi tout bas.

MARIE.

Ni tout bas, ni tout haut!

CHARLOT.

Il faut me le promettre.

MARIE.

Une femme ne peut ainsi se compromettre.

CHARLOT.

Tout cela c'est des mots! avant que d'être nés,
Nos parens nous avaient à l'hymen destinés,
Tout petits, tout petits, nous avions même flamme,
J'étais petit mari! vous ma petite femme!
Vous avez oublié ce temps si doux! fort bien!
Alors, je vous méprise!

MARIE, émue.

Oh! non, il n'en est rien.

CHARLOT.

Si fait!

MARIE, desolée.

Comment, de lui je, serais méprisée!

CHARLOT.

Oui, oui.

MARIE, egarée.

Non, non, j'étais par moi-même abusée.

CHARLOT, avec amertume.

Vous ne m'aimâtes donc jamais!

MARIE.

C'est délirant!

CHARLOT, de même.

Ah! vous me déchirez le cœur,

MARIE.

C'est déchirant!

CHARLOT, de même.

On pourra vous fair' voir comme la femme sauvage,
Pour deux sous.

MARIE.

Le cruel!

CHARLOT.

Oui, femme antropophage.

MARIE, s'écriant

Ah! je n'y puis tenir! apprends donc mes secrets!
Eh bien! oui, je t'aimais et je te le taisais!
Dans les premiers momens d'un fatal mariage,
En pensant à papa, je prenais du courage,
Mais quand je repensais à ses premiers projets,
A toi je revenais et je te revoyais!
En vain je me parais de rubans, de dentelle,
Pour toi seul, je voulais essayer d'être belle;
Mais alors je souffrais, pâlissais, rougissais,
Et puis je me pâmais, et mourir me sentais!

CHARLOT.

A la bonne heure! eh bien! même sort nous rassemble!

Nous étions séparés et nous vivions ensemble.
Car, moi, de loin, de près, souffrais quand tu souffrais,
Riais quand tu riais, pleurais quand tu pleurais.

MARIE.

C'est assez, quittons-nous : car la femme en ces crises,
Quand elle en dit, est prête à faire des sottises.

CHARLOT, avec amour.

Ah! faisons-en!

MARIE, sévèrement.

Charlot, taisez-vous!

CHARLOT, de même

Non, tu peux
Faire mon bonheur!

MARIE, s'exaltant

Heureux!.. il serait heureux.

CHARLOT.

Deux cent mille fois plus que je ne peux le dire.

MARIE.

Qui donc me défendra de mon propre délire!

CHARLOT.

Pourquoi cette pensée, ah! ne te défends pas.

MARIE.

Qui, moi, je tomberais!

CHARLOT.

Oui, tombe dans mes bras.

MARIE.

Non, non; à mon secours, dans ce moment critique,
J'appelle la vertu!

CHARLOT.

Voilà ta domestique.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

Monsieur fait demander de venir en ce lieu,
Pour embrasser madame et pour lui dire adieu.

MARIE.

Un mari n'a-t-il pas droit d'entrer chez sa femme?

LA SERVANTE.

Monsieur avait p't-êtr' peur de déranger madame! (Elle sort.

L'ÉTOFFÉ, en dehors.

Apportez tout ici.

MARIE.

Dieu! voilà mon époux!
Que dira-t-il?

CHARLOT.

Il m'a permis...

MARIE.

Non, cachez-vous.

CHARLOT.

Me cacher !

MARIE.

La pensée, ami, n'est pas mauvaise;
Quand il sera parti, nous serons à notre aise,
Pour nous voir, nous parler, nous aimer, soupirer.

CHARLOT.

C'en est assez, je vois ce qu'il faut espérer;
Ces mots à double sens, sont du plus doux augure.

(Il se cache derrière le rideau.)

SCÈNE IX.

L'ÉTOFFÉ, MARIE, CHARLOT caché, VALETS, apportant plusieurs malles.

L'ÉTOFFÉ.

On va dans un moment envoyer la voiture.
Ah ça! ma chère enfant, tu te tiens à l'écart,
Je voulais t'embrasser au moment du départ.

MARIE, embarrassée.

M'embrasser? mais monsieur, moi, je voudrais vous dire...

L'ÉTOFFÉ.

Tout ce que tu voudras, tu connais ton empire;
Mais avant de partir, je voulais à genoux,
Te demander pardon d'avoir été jaloux.
Ce Mêletout, vois-tu, me trottait par la tête,
J'avais tort; car ma femme est une femme honnête.

MARIE, à part.

C'est la première fois qu'il me tient ce discours.

L'ÉTOFFÉ.

Que dirai-je à ton père, en arrivant à Tours?

MARIE, embarrassée.

Rapportez des pruneaux.

L'ÉTOFFÉ.

Et puis, si je te quitte,
En passant aux Verlus, je verrai la petite,
La nourrice, vraiment, ne nous l'amène plus!

MARIE, à part.

Ça me fait souvenir... ma fille et les Verlus!
Ah! je prends mon parti.

L'ÉTOFFÉ.

Pendant tout mon voyage,
Seule, tu t'attendais à t'ennuyer, je gage,
De me suivre, j'ai craint de te faire une loi :
Mais pour t'aider, ma chère, à te passer de moi,
Je laisse ici Charlot, en qui j'ai confiance,
Il t'amusera bien, pendant ma longue absence;
Au spectacle, les soirs, l'ami te conduira,
Lui-même avec grand soin, il te ramènera.

MARIE.

Charlot ?

L'ÉTOFFÉ.

Oui, ce garçon porte un air débonnaire,
Je suis persuadé qu'il fera ton affaire.

MARIE.

Des beaux garçons, dit-on, il faut se méfier.

L'ÉTOFFÉ.

D'après cela, Charlot ne doit pas m'effrayer.

MARIE, à part

Il est trop bon enfant, c'est vraiment un cassandre.

CHARLOT, caché.

Il faudrait le brûler pour en avoir la cendre.

MARIE, hésitant.

Je ne sais trop, monsieur, comment vous dire ça,
J'en suis bien sûre, ici, ça vous étonnera;
Mais, tenez, il m'en coûte à faire la sournoise,
C'est décidé! je pars avec vous pour Pontoise.

L'ÉTOFFÉ.

Ah! quel beau dévoûment!

CHARLES, se jetant dans une malle.

Elle m'enmènera. (Il referme la malle.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme FOLIGNY, MÉLETOUT.

MÉLETOUT, entrant.

Que diable, l'amoureux va-t-il donc faire là?

Mme FOLIGNY, entrant

Eh bien! donc, pour le bal es-tu prête, cousine?

MARIE, sèchement.

Je n'y vais pas.

Mme FOLIGNY.

Vraiment! tu restes? (A part.) Je devine.
C'est quelqu'amour caché qui la retient ici.

MARIE.

Pour Pontoise, je pars, avec mon cher mari.

L'ÉTOFFÉ.

Ah! cela vous surprend! (Aux valets.) Qu'on prenne chaque malle,
Et qu'on l'attache bien dessus l'impériale.

MÉLETOUT.

Qu'emportez-vous donc là ?

L'ÉTOFFÉ.

Des cadeaux élégans,
Que j'avais destinés pour mes correspondans:
Mais pour remercier ma femme si fidèle,
Du plaisir que j'éprouve à voyager près d'elle,
Je ne donnerai rien, je lui garderai tout,
Ce que j'emporte là, sera fort de son goût.
Quand nous arriverons, vers la fin de décembre,

Je ferai déposer tout cela dans ta chambre ;
Et si tu crois trouver quelque colifichet,
Tu seras bien surprise, en voyant ce que c'est.

LA SERVANTE, entrant.

Monsieur, votre voiture est là, sous la fenêtre,
L'escalier est étroit, et les malles peut-être
N'y pourraient point passer.

L'ÉTOFFÉ.

Oui, le fait est réel.
Comme on n'a, là-dedans, rien mis de casuel,
On peut du haut en bas jeter tout ce bagage.

CHARLOT, passant sa tête.

Grand Dieu ! l'appartement est au troisième étage.

L'ÉTOFFÉ.

Jetez, jetez cela promptement dans la cour,
C'est, vous le voyez bien, le chemin le plus court.

MÊLETOUT, à part.

Il faut la prévenir ; si l'on ne les arrête,
A ce pauvre garçon, ils vont casser la tête.

(Les domestiques commencent à jeter les paquets par la croisée.)

CHARLOT, à part.

Par la fenêtre, hélas ! faut-il faire le saut !

MÊLETOUT, à Marie.

Ma chère, empêchez donc qu'on ne casse Charlot.

MARIE.

Comment ?

MÊLETOUT.

Pour l'autre monde, à l'instant on l'emballe !
Il s'est fourré le sot...

MARIE.

Où donc ?

MÊLETOUT.

Dans cette malle.

(Au moment où les domestiques vont l'emporter, Marie s'assied dessus.)

MARIE.

Ah ! mon Dieu !

L'ÉTOFFÉ.

Qu'as-tu donc ?

MARIE.

Je vais me trouver mal.

MÊLETOUT, à part.

C'est fort bien !

(L'Etoffé court à sa femme, et s'assied sur la malle auprès d'elle.)

MARIE.

Mon ami, si ça vous est égal,
Laissez là cette malle : elle contient des choses
Que vous vouliez m'offrir ; je n'en veux point pour causes.

(Elle se lève et éloigne son mari.)

CHARLOT, sortant sa tête de la malle.

Comment, sortir d'ici, pour sortir d'embarras ?

L'ÉTOFFÉ.

C'est offert de bon cœur pourtant.

MARIE.

Je n'en veux pas.
Je prétends, à mon rôle en me montrant fidèle,
Que l'on dise de moi, c'est la femme modèle.

L'ÉTOFFÉ, montrant la malle aux domestiques.

Qu'on l'enferme au grenier, sous quatre cadenas.
(A Marie.) Je te la donnerai lorsque tu reviendras.

CHARLOT, sortant sa tête de la malle.

Peste! je serais mort! et la charge est trop forte.
(Bas à Marie.) Vous auriez bien mieux fait de me mettre à la porte.

MARIE, bas à Charlot

Taisez-vous, grand dadais, car c'est votre devoir
D'étouffer là, plutôt que de vous faire voir. (Elle referme la malle.
(Tendrement) J'étais prête à céder : oui, j'avais un caprice;
(Sèchement.) Mais, je pars! et voilà mon second sacrifice.

(L'orchestre joue : BON VOYAGE CHER DUMOLLET.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III.

TROISIÈME ÉPOQUE.

Décoration du premier acte.

SCÈNE I.

MÈLETOUT, UNE SERVANTE balayant.

MÈLETOUT, en dehors.

Pan, pan, pan!

LA SERVANTE.

Qu'est-c' qu'est-là?

MÈLETOUT, ouvrant la porte.

Peut-on entrer, la bonne?

LA SERVANTE.

C'est une permission, qu'enfin madame donne;
Car elle n'a voulu rien voir pendant son deuil.

MÈLETOUT.

Ou qu'on ne la vit pas! enfin je risque un œil.
Est-elle bien, encor?

LA SERVANTE.

Mais elle n'est pas mal.

MÈLETOUT.

L'habitude!
De plaire, si long-temps elle a fait une étude.

LA SERVANTE.

Vous êtes, je le vois, monsieur, de ses amis.

MÈLETOUT.

Je voudrais être plus! mais ce n'est pas permis.

SCÈNE II.

MARIE, MÈLETOUT.

MÈLETOUT.

J'entends quelqu'un qui vient, c'est l'aimable Marie.

(La servante sort.

MARIE.

Bonjour! Ah! C'EN EST FAIT, et je me remarie.

MÈLETOUT.

Avec Charlot? ses feux ne sont pas amortis!

MARIE.

Nous chanterons : IL FAUT DES ÉPOUX ASSORTIS.

MÈLETOUT.

Quel exemple fameux que trente ans de constance!

MARIE.

Oui, c'est rare! et cela ne se voit guère en France.

MÈLETOUT.

Aussi, ça fait courir!

MARIE.

Long-temps ça le fera,
Combien de gens voudraient cette recette-là.

MÈLETOUT.

Parlons de votre époux : il a quitté la place.

MARIE.

J'avais trois médecins; mais il était tenace!
Enfin, LAÏUS EST MORT, il n'en faut plus parler.
Et d'un autre contrat je vais me régaler.
Vous serez mon témoin.

MÈLETOUT.

Et qu'en dit votre fille?
Sait-elle?

MARIE.

Pas encore. En mère de famille,
Afin de surveiller son éducation,
Je l'avais loin de moi placée en pension,
Et par la Foligny, ma fille fut guidée.

MÈLETOUT.

Diable! elle a pu jouer la Fille mal gardée.

MARIE.

A ma noce je veux qu'elle vienne danser.

MÈLETOUT.

C'est à quoi chez la folle elle aura dû penser.
Car la chère cousine a le cœur à la danse,
Et plus vieille que vous, elle tombe en enfance!
Tenez, j'entends danser, sans doute la voilà.

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme FOLIGNY.

Mme FOLIGNY, entre en dansant.

Colinette au bois s'en alla,
En sautillant par-ci par-là
Tra laderi dera...

MARIE.

Toujours follette!

Mme FOLIGNY.

Il faut pour le bal qu'on s'apprête.
Mes jambes vont aller! déjà j'en perds la tête.

MÊLETOUT.

Au moins elle en convient.

Mme FOLIGNY.

Quel est donc le chéri,
Que tu vas te donner comme second mari?

MÊLETOUT.

Ça se demande-t-il?

Mme FOLIGNY.

Ce n'est pas vous, mon drôle!

MÊLETOUT.

Je fus toujours ami, je veux garder mon rôle.

MARIE.

Tu ne devines pas que j'épouse Charlot?

Mme FOLIGNY.

Hein? prends-y garde, au moins! Charlot est-il ton lot?
Je sais qu'il est charmant, toujours plein de jeunesse,
Comme nous!

MARIE, souriant.

Pour cela faut-il que je le laisse?

Mme FOLIGNY.

Ce n'est pas pour cela; mais mon cœur enchanté,
Doit te dire aujourd'hui certaine vérité...
Charlot va revenir, il t'épousera, même!
Mais on n'épouse pas toujours celle qu'on aime.

MARIE.

Qui donc aimerait-il?

Mme FOLIGNY.

Eh mais! peut-être... moi!

MARIE.

Vieille folle.

Mme FOLIGNY.

Je suis bien plus jeune que toi.

MARIE.

Autrefois, cependant, vous étiez mon aînée.

MÊLETOUT.

Fort bien; mais tous les ans elle s'ôte une année.
D'ailleurs nous avons vu la révolution

De dix-huit-cent-trente, et dans notre nation.
Elle a tant réformé d'abus, sans qu' ça paraisse.
Qu'elle peut bien avoir réformé la vieillesse.
C'est un terrible abus, ma foi, que de vieillir.

Mme FOLIGNY.

C'est un abus criant ! qu'on devrait abolir !

MARIE.

Allons, vous nous chantez toujours la même antienne.
Ça n'est pas amusant : taisez-vous, mon ancienne.

Mme FOLIGNY.

Il me suivait partout !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FIFINE.

FIFINE, accourant.

Maman, maman, maman !
V'là tout plein d' beaux joujoux ! est-c' que c'est l'jour de l'an ?
Les marchands sont là-bas...

MARIE.

C'est des cadeaux de noces.

FIFINE.

Qui donc va s' marier, est-c' moi ?

MARIE.

Qu'elle est précoce.
Non ! c'est moi.

FIFINE.

Tiens !

MARIE.

Mignonne, il faudrait un amant
Pour te marier.

FIFINE.

J' peux en avoir un, maman ;

MARIE.

Il faudrait avoir vu des jeunes gens, ma chère.

FIFINE.

Crois-tu qu'en pension, nous en manquions, ma mère ?
On nous en faisait voir, et des mieux assortis,
Des blonds et des châtins, des grands et des petits,
Tous frères ou cousins de nos jeunes élèves ;
Il en est un surtout que je voyais en rêves,
Ses cheveux en bandeau, ses légers favoris,
Son air même un peu niais, enchantaient mes esprits.

MARIE.

Ah ! bah !

Mme FOLIGNY.

Mais pourquoi pas ! la voilà grande fille.

MÉLETOUT

Un enfant de trente ans.

Mme FOLIGNY.

Elle tient de famille !

FIFINE.

Ma mère, j'ai tout plein de chos's à te conter.

MÈLETOUT.

Ici nous les gènons, il n'y faut pas rester.

MARIE.

Vous me ferez plaisir.

Mme FOLIGNY.

Avant ton équipée,
Demande à cette enfant si je me suis trompée.
Et si Charlot... suffit ! (Elle sort en dansant.)

Ma commère quand je danse,
Mon cotillon va-t-il bien.

SCENE V.

FIFINE, MARIE.

MARIE, rêveuse.

Certes, je ne crois pas
Que pour me supplanter elle ait assez d'appas,
Quoiqu'elle en ait beaucoup !

FIFINE, avec malice.

Je suis donc oubliée !
Voyez-vous ce que c'est qu'un' jeune mariée !

MARIE.

Ah ! voyons, ma mimi ! causons. (Elle s'assied.)

FIFINE.

Oui, s'il vous plaît.

MARIE.

Mets-toi là.

FIFINE.

Je reprends mon petit tabouret.

(Elle s'assied comme un enfant.)

MARIE.

Voyons, mademoiselle, il faut être bien sage,
Si vous voulez qu'on pense à votre mariage.

FIFINE.

Parlons d'abord du tien, ma petite maman.

MARIE.

Non; vous avez tantôt lâché le mot d'amant.
Je veux savoir...

FIFINE.

Eh bien ! il faut donc vous le dire ?
J'aime un joli garçon, et ce n'est pas pour rire.
C'est celui qu'autrefois en rêve j'avais vu,
Et qui, chez ma cousine, est encore venu.
Va, quand tu le verras, il te plaira, je gage,
Non pas qu'il ait toujours un séduisant langage;
On peut lui reprocher qu'il fait son embarras,
Parfois de petits yeux, et toujours de grands bras:

Mais, il est bien gentil!

MARIE.

S'il te plaît, ma petite,
Par prudence, je veux, te marier bien vite.

FIFINE.

Confiance qui m'honore et m' flatte infiniment.

MARIE, à part.

Le proverbe a raison, IL N'Y A PLUS D'ENFANT.

LA SERVANTE, entrant.

V'là mossieu vot' notair' qui vient fair' son ouvrage.

MARIE.

Il fera deux contrats! Mon bijou, prends courage.
(A part.) Je pourrais demander le nom de son amant :
Mais il vaut mieux garder ça, pour le dénoûment.

(La servante sort par le fond et Marie par la droite.)

SCÈNE VI.

FIFINE, seule.

Plus d' raquett's, de volant, de bilboquet, d' poupée,
C'est bien d'un autre jeu que j' vais être occupée;
Tous les jours, à présent, je vais jouer au mari,
Quelque chos' me dit là, qu' c'est un jeu fort joli.
Mais comment faire, ici, venir celui que j'aime?

LA SERVANTE, annonçant.

Monsieur Charlot...

FIFINE.

Il vient comme mars en carême.

(La servante sort.)

SCÈNE VII.

FIFINE, CHARLOT.

FIFINE.

C'est bien lui.

CHARLOT.

Ciel! c'est elle! Eh quoi! Fifine ici?

FIFINE.

Elle en doit être aux ang's, puisque vous y voici.
Mais que vous venez tard! c'est laid de s' faire attendre,
Et l'absence est bien dur' quand on a le cœur tendre,
Et je l'ai!

CHARLOT.

Quoi! le cœur gelé?

FIFINE.

Quel esprit vif!
Il fait un calembourg; non : JE L'AI, verbe actif!
Mais j'ai dit à maman que j'aimais un bel homme.

CHARLOT.

M'a-t-elle deviné?

FIFINE.

Non.

CHARLOT.

Il faudra qu'on la somme.
Pour nous unir!

FIFINE.

Mon Dieu! le mauvais garnement.
Quoi! monsieur, vous voulez qu'on assomme maman!

CHARLOT.

Oh! qu'elle est jeune!.. Non, mais pour notre union;
J'ai bien peur qu'il ne faille une sommation.

FIFINE, effrayée.

Est-ce qu'elle voudrait tromper mes espérances?

CHARLOT, finement.

Elle joue avec art les FAUSSES CONFIDENCES!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, Mme FOLIGNY.

Mme FOLIGNY, chantant.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac tu n'en au...

Ah! vous voilà tous deux; eh bien! c'est entendu.
Tu sais que de ta mère il est le prétendu!

FIFINE, surprise

Lui!

Mme FOLIGNY.

Ta belle maman doit te l'avoir dit,

FIFINE.

Elle!

CHARLES, à part.

Ah! la vieille javotte! insipide femelle!

FIFINE.

Je vais me trouver mal! vous êtes un sournois,
Et ma mère! il lui faut vraiment la fleur des pois!
Ah! j'étouffe!

Mme FOLIGNY.

Il faudrait délacer son corset.

CHARLOT.

Je vais...

Mme FOLIGNY.

Holà! tout beau! restez là, s'il vous plaît.
Viens, mon enfant. (Elle l'emmène.)

SCÈNE IX.

CHARLOT, seul.

Ma foi, je crois que ça s'embrouille,
Tâchons, pour m'en tirer, d'être fin comm' Gribouille.

SCÈNE X.

CHARLOT, MARIE.

MARIE.

Me voilà, tout est prêt, et notaire et cadeaux,
Et moi de même. Et vous? vous me tournez le dos!

CHARLOT, se retournant

De face, me voilà.

MARIE.

Charlot, je suis jalouse.

CHARLOT.

Pourquoi cette apostrophe, ô ma future épouse!

MARIE.

Charlot, m'aimez-vous?

CHARLOT.

Moi?.. Je dis la vérité,
Mon cœur n'a pas changé plus que votre beauté.

MARIE.

Charlot, ça n'est pas clair.

CHARLOT.

Pourquoi donc ce colloque?
Tout en parlant d'amour, vous battez la breloque.

MARIE.

C'est vous : et l'on m'a dit, mon cher petit malin,
Qu'auprès d'un autre objet vous faisiez le câlin.

CHARLOT, d'une voix flutée.

Moi?

MARIE, de même.

Vous!

CHARLOT.

Mais...

MARIE.

Allons donc.

CHARLOT.

Pour me rendre infidèle,
Il faudrait, comme vous, qu'on eût été...

MARIE.

Quoi?

CHARLOT.

Belle.

MARIE.

Merci!

CHARLOT.

Pour adorer, Marie, un autre objet,
Il eût fallu pour moi qu'il fût votre portrait :
Et j'avais cru trouver...

MARIE.

Mon portrait?

CHARLOT, à part

Quelle adresse!

(Haut.) Votre portrait vivant, avec plus de jeunesse,

MARIE.

Merci, c'est très poli, monsieur.

CHARLOT.

Je ne dis pas!..

(Langoureusement)

Quelques trente ans de moins augmentaient ses appas.

MARIE, à part.

Ignorerait-il donc l'âge de ma cousine?

CHARLOT, à part.

Je suis dans un état, qui vraiment me chagrine.

MARIE.

Ah ça! finissons-en. Peut-être, un autre objet,
Sur ton cœur, neuf encore, a produit quelqu'effet.
Tu te seras laissé prendre par une mine
Fraîche et bien colorée, une taille enfantine;
C'est bien commun, mon cher, on rencontre partout
De ces jeunesses-là. Ça réveille le goût:
Mais ça ne va pas loin. Une femme un peu faite,
Pour le vrai connaisseur est beaucoup plus parfaite.

CHARLOT.

Qu'entendez-vous par là?

MARIE.

Charlot, dis, l'aimes-tu?

CHARLOT.

Qui?

MARIE.

L'autre.

CHARLOT.

Laquelle autre?

MARIE, minaudant

Était-ce une vertu?
Enfin, m'épouses-tu sans regret, sans partage?

CHARLOT, avec passion.

Ah! pourrais-tu douter ici de mon courage!
Ma femme, mon épouse, oui, nous nous marierons,
Dimanche!

MARIE.

A la bonne heure! et pour lors nous rirons.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme FOLIGNY, MÉLETOUT, FIFINE, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

V'là tout l' monde qui vient.

Mme FOLIGNY.

Je ramène Fifine.

MÉLETOUT.

Les témoins sont en bas, dans une citadine.

MARIE.

Mais qu'est-ce qu'a ma fille? elle a l'air tout contrit!

Mme FOLIGNY.

Ce mot de mariage! elle est comme un conscrit
Qui, la première fois, se trouve à la bataille.

MÊLETOUT.

Mais l'hymen en est une!

Mme FOLIGNY.

Il faut toujours qu'il raille.
Dis bonjour à Charlot!

MARIE, à sa fille.

Tu le connais, comment?

CHARLOT, à part.

Si je pouvais filer, ce serait le moment.

MARIE

Parlez donc tous les deux?

CHARLOT, à part.

Je sais ce que je risque.

MARIE.

Il reste planté là, sot comme l'obélisque.

FIFINE, timidement et chantant.

Ah! vous dirai-je maman!..

MARIE, à part.

Je comprends la chanson.
Et je vois que Charlot est un grand polisson.
(Avec inspiration.)
Mes bons amis, il faut que je fasse une épreuve,
Je ne vous dirai pas qu'elle sera bien neuve :
Mais pour percer vos cœurs d'un clairvoyant regard,
Je m'en vais me servir d'un petit savoyard;

(On entend jouer dehors l'air : NOS AMOURS ONT DURÉ TOUT UNE SEMAINE.)

Et de sa comédie éminemment classique.
(Au Savoyard.)
Entrez.

(Le petit Savoyard pose sa lanterne magique sur une table ; il est suivi d'un autre qui pose un orgue de Barbarie.)

MARIE, aux autres.

Vous allez voir la lanterne magique.
(A la servante.)
Emportez la lumière.

Mme FOLIGNY.

On n'y voit plus.

MARIE.

C'est sûr.
Mais notre dénoûment en sera plus obscur. *
Allez.

Voyez présentement ce tableau qui vous représente le Théâtre-Français, rue Richelieu, vis-à-vis le pâtissier; voyez la foule accourir, c'est une foule de femmes; elles pleurent en lisant l'affiche, elles pleurent en prenant des billets, elles pleurent!.. Les femmes sont fort sensibles cette année. — Changement de décoration! — Vous voyez un ancien général rempli d'hon-

* Les tableaux sont imités au moyen de transparens que l'on fait passer derrière une ouverture pratiquée au fond.

neur, qui veut se brûler la cervelle par suite des brillantes affaires qu'il a faites à la Bourse. Devant cet ancien général rempli d'honneur, est sa fille qu'il a vendue à un vieux capitaliste pour payer ses dettes. Sa fille brûlait pour un joli garçon; elle lui brûle la politesse et le général ne se brûle rien du tout. — Changement de décoration! — La fille est mariée; l'amant s'introduit dans la maison avec des intentions criminelles; il se démène comme un télégraphe : la femme innocente, heureuse et persécutée envoie l'amant au diable, et part avec son mari pour Bordeaux, afin d'y goûter la paix du cœur et du vin de Château-Margot. — Changement de décoration! — Vous voyez un homme entre deux femmes, l'une est la mère, c'est la plus jeune; l'autre est plus âgée, c'est sa fille. L'homme a l'impudeur d'hésiter entre les deux. Voyez comme il balance, tantôt à droite, tantôt à gauche, on dirait l'ours du Jardin-des-Plantes. Enfin il donne à gauche!..

FIFINE, s'écriant.

Ah! maman, j'y vois clair!

MARIE.

Puisqu'elle y voit clair, rapportez les chandelles.

FIFINE.

Je vois que tu sais tout, je n' te cach'rai plus rien.
Hélas! je n' savais pas que l' mien était le tien.

Mme FOLIGNY.

Moi qui voulais le leur!

MARIE, à part.

Il faut que j'accomplisse,
Pour chauffer l'intérêt, mon dernier sacrifice.
(A Fifine, avec abandon.)
Tu vois ce beau garçon, Fifine? il est à toi. (Elle lui pousse Charlot.)

FIFINE, le repoussant.

Vous êtes bonne enfant! mais je n'en veux pas, moi.

MARIE, le repoussant.

Ma fille, ne crains pas que je te le conteste.

FIFINE, de même.

On dira c' qu'on voudra, je n' veux pas d' votre reste.

MARIE, de même.

Va, je t'en fais cadeau.

FIFINE, de même.

Je vous en fais présent.

CHARLOT.

Elle's sont comm' deux raquett's et moi comme un volant.

FIFINE, à Charlot.

Si vos enfants, sur moi, compt'nt pour avoir un' mère,
Vous pouvez vous flatter de n' jamais être père.

MARIE.

S'il n'était que nous deux sur la terre aujourd'hui,
Le monde, mon garçon, serait bientôt fini.

FIFINE.

Allez, grand scélérat, trompeur de demoiselles.

CHARLOT.

Voilà comme un amant se trouve entre deux selles.

Souvent par terre.

Mme FOLIGNY.

Eh bien! grand nigaud, tu le vois,
Il ne faut pas courir deux lapins à la fois.

MÈLETOUT.

Enfin, de tout ceci, quelle est donc la morale?

MARIE.

Je vais vous l'expliquer dans ma phrase finale:
Ce drame intéressant finement vous fait voir,
Qu'on n'est jamais heureuse en faisant son devoir;
Que sagesse et vertu ne donnent que des peines;
Qu'il est plus doux de vivre en faisant des fredaines.
Que chacun A SON LOT dans ce monde, et qu'il faut,
Afin de réussir, être heureux EN CE LOT.

FIN.

64 .

OUCHE

TIMBRÉES

ES SUR PRODUITS DIVERS

Brunetau

(J. F.)